

de l'agora proprement dite qui est bien le « lieu de mémoire » de la cité et qui le reste tout au long de l'époque romaine, la politique d'Auguste et celle d'Hadrien ayant été ancrées sur l'importance du passé politique d'Athènes, reconnue dans l'ensemble du monde grec, afin de s'attirer l'adhésion des différentes provinces hellénophones de l'Empire. Il y a bien là une réelle continuité dans la pratique de l'hommage public sur l'agora : les statues érigées durant l'époque romaine inscrivent de nouveaux noms dans l'histoire de la ville. Chemin faisant, S. Leone ne manque pas de signaler les quelques zones d'ombre que l'imprécision de rapports de fouilles et découvertes anciens laisse planer dans certains cas ; ce n'est qu'un trait de plus de la probité scientifique avec laquelle la recherche a été conduite. La bibliographie est très à jour. Tout au plus y ajoutera-t-on, p. 69 et 201 n° 52, une référence aux *Fastes de la province de Narbonnaise* de H.-G. Pflaum (*Gallia*, Suppl. 30, Paris, 1978, p. 103-105), voire à l'article de P. Le Roux, « Sur Toulouse et les Toulousains sous l'Empire romain », *Pallas* 82 (2010), p. 136 n° 11 a-b pour la carrière de Q. Trebellius Rufus.

Jean Charles BALTU

Jean-Yves STRASSER, *Mémoires de champions. Corpus des palmarès, d'Octavien à Valentinien I<sup>er</sup>*. Athènes, École française d'Athènes, 2021. 1 vol relié, 840 p. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, 395). Prix : 65 €. ISBN 978-2-86958-553-9.

Ce volumineux ouvrage constitue l'aboutissement partiel d'une thèse de doctorat soutenue en 2000 à l'Université de Nanterre. Jean-Yves Strasser offre ici une vue d'ensemble des palmarès de vainqueurs dans les concours grecs à l'échelle de la Méditerranée, depuis la refondation de Corinthe, en 44 av. J.-C., jusqu'à la fin du règne de Valentinien I<sup>er</sup>, en 375 de notre ère. La saine méthode demande qu'il y ait de claires définitions au début d'une recherche et l'auteur ne déroge pas à la règle. Qu'entend-il par palmarès ? Il s'agit ici de « tout bilan des succès d'une partie ou de la totalité de la carrière d'un champion, athlète, artiste ou propriétaire de chevaux ». Cette définition est pour le moins contraignante et impose d'écarter du corpus nombre de documents, atypiques, bancals ou sans équivalent aucun, et par conséquent inclassables (voir p. 2-8). Sont ainsi répertoriés 276 documents, en très grande majorité épigraphiques. Les limites chronologiques retenues ont *a priori* de quoi déconcerter, puisque les premiers palmarès connus remontent au début de l'époque classique et que la période hellénistique ne fut pas en reste dans ce domaine. Peut-on alors parler de véritable synthèse ? Certes non, mais cette restriction à l'époque romaine est justifiée. Tout en reconnaissant qu'il serait souhaitable qu'une telle étude soit étendue aux périodes antérieures, J.-Y. Strasser fait valoir en outre que l'idée longtemps soutenue, dans l'histoire des ἀγῶνες, d'une continuité et d'absence de ruptures entre les époques plus anciennes et la période impériale n'a plus lieu d'être. L'époque impériale constitue donc un objet de recherche spécifique, tant y sont nombreuses les nouveautés : originalité du vocabulaire et des formes des concours, extension géographique, multiplication et diversification des épreuves, contrôle de l'empereur dans les aspects les plus décisifs de la vie agonistique, etc. On doit souscrire à ce point de vue. Après avoir présenté quelques dates et périodisations et brièvement évoqué l'histoire des concours sous l'Empire, l'historien

enchaine avec la présentation du corpus, réparti en deux grands ensembles, pour l'essentiel selon des critères d'ordre chronologique et géographique. Chaque texte est soigneusement présenté selon les normes épigraphiques, avec description du support, lemme complet, appareil critique, traduction et commentaire plus ou moins élaboré, au regard de l'intérêt du document. La datation apparaît *in fine*. Plusieurs de ces documents sont fragmentaires et d'édition difficile et le lecteur saura gré à J.-Y. Strasser d'avoir constitué dans ces pages l'édition la plus actualisée de ces documents. Quelques inédits sont évoqués (n° 175-178). Pour le commentaire, l'auteur a tenu à préciser au préalable (p. 11 et 16) qu'il ne s'agissait pas de développements sur l'histoire des concours, comme le veut bien souvent la tradition, mais essentiellement sur les palmarès, en évoquant leur structure, leur complexité, leurs normes, leur diversité, l'évolution de leur rédaction, l'intention des dédicants, voire le destin de leurs titulaires, etc. Tous ces aspects sont d'ailleurs mis en lumière dans les analyses de la synthèse dégagée en fin de volume, dans dix-sept chapitres thématiques de longueur variable. La discussion du premier revient sur le nombre de palmarès et son évolution au cours de la période envisagée. Malgré la « modestie » de l'échantillonnage, J.-Y. Strasser réussit à retracer une évolution générale, marquée par différentes tendances (accroissements, diminutions ou raréfaction) liées à des pratiques variables, parfois innovatrices. Ces pages sont l'occasion d'aborder quantitativement, sous le même angle, la question de la spécialité : sans surprise, le nombre de palmarès d'athlètes dépasse celui des artistes et davantage encore celui des propriétaires de chevaux. Est explorée au chapitre 2 la géographie des documents à l'étude ; il en ressort, pour reprendre les mots de l'auteur, que « somme toute assez nombreux, les palmarès ont toutefois été retrouvés dans presque toutes les parties du monde romain touché par les concours et dans des quantités conformes à l'*epigraphic habit* général du lieu et à l'importance du siège des concours » (p. 553). C'est à la question de la typologie qu'est consacré le chapitre suivant. Les palmarès sont tantôt détaillés, tantôt partiels, ou tantôt sélectifs dans le choix des exploits mis de l'avant. L'ordre des inventaires de victoires occupe le chapitre 4. L'auteur y dénombre six manières de classer les succès : selon soit le prestige, l'ordre chronologique, une mixtion des deux premières manières, le critère des disciplines multiples, le nombre de victoires remportées et enfin selon un classement hiérarchico-géographique. Le propos du chapitre suivant porte sur les représentations accompagnant les palmarès et dans lesquelles culmine la forme du palmarès « à couronnes ». Les chapitres 6 et 7 traitent respectivement des palmarès en vers et de ceux dits synthétiques, autrement dit qui ne tracent que le bilan de la carrière d'un champion. Soucieux de mieux cerner les modalités de l'« honorific system », J.-Y. Strasser examine au chapitre 8 le moment choisi pour graver ces palmarès honorifiques et les motivations qui en découlent : succès initiaux, milieu ou fin de carrière, honneurs posthumes, etc. La discussion qui compose le chapitre suivant, intitulé *Proclamer son nom et sa patrie*, traite des formules onomastiques et des ethniques, qui procèdent elles aussi des pratiques honorifiques de l'époque. Le sens et la portée des titres agonistiques (*e.g. paradoxonikès*) retrouvés dans les palmarès occupent tout le chapitre 10. Les chapitres 11-13 s'intéressent aux éléments constitutifs des formulaires et du vocabulaire figurant dans nombre de palmarès. Qu'il s'agisse de l'introduction, de l'énumération des compétitions et des épreuves ou de la conclusion de palmarès, ces formules constituent souvent de précieux indices pour la datation des documents. Alors que le chapitre 14 met brièvement en

relief les monuments et leur réalisation, le chapitre 15 se préoccupe des autres éléments du palmarès (invocation, acclamation ou mention des entraîneurs). Restent les deux derniers chapitres : au chapitre 16, l'auteur s'emploie à retracer certaines évolutions de la « grammaire des honneurs » ; enfin, le dernier chapitre donne lieu à une intéressante analyse, qui vise à déceler tout ce qui appartient à la sphère de l'exploit, à l'exemple des victoires multiples, de la combinaison de plusieurs disciplines, des triomphes consécutifs et des performances exceptionnelles ou singulières. Tels sont, dans l'ensemble, les points abordés et dévoilés par cette étude et que reprend la conclusion générale. Quelle que soit la page ouverte, on admire la quantité de documents réunis, analysés et comparés. L'analyse est fine, exhaustive et le plus souvent claire et convaincante. Elle témoigne de la complexité de la documentation et par là du grand mérite de J.-Y. Strasser, qui a su les regrouper et en extraire toute la richesse. L'ouvrage constitue sans conteste un apport plus que substantiel à notre connaissance de la vie agonistique dans les cités grecques et s'avérera désormais – et sans doute pour bien des années – la référence en la matière. On soulignera, en terminant, que ce volume est soigneusement présenté et se termine par quelques *addenda*, une liste des abréviations bibliographiques, des index variés et étoffés et, enfin, par une série de planches comportant photographies et fac-similés divers, ainsi qu'une carte illustrant la provenance des palmarès. L'absence de bibliographie n'a pas lieu de surprendre, car elle eut été disproportionnée ; le lecteur pourra toujours se référer à la liste des abréviations.

Gaétan THÉRIAULT

Wim BROEKAERT, Alain DELATTRE, Emmanuel DUPRAZ et Maria José ESTARÁN TOLOSA (Éds), *L'épigraphie sur céramique. L'instrumentum domesticum, ses genres textuels et ses fonctions dans les sociétés antiques*. Genève, Droz, 2021. 1 vol. broché, 15 x 22 cm, 336 p., nombr. ill. (ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES. SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOGIQUES. III. HAUTES ÉTUDES DU MONDE GRÉCO-ROMAIN, 60). Prix : 35 €. ISBN 978-2-600-08749-3.

Le propos de l'ouvrage, issu d'un colloque tenu à l'Université de Gand en 2015, n'est pas une présentation théorique ou pratique de l'*instrumentum domesticum* mais une « exploration transversale des fonctions que joue l'écriture sur céramique dans toute la diversité des sociétés antiques d'Europe ». Il s'articule autour de trois thèmes : les questions économiques, les questions sociales et les analyses linguistiques. L'introduction rappelle les deux points de départ qui ont guidé les réflexions, à savoir que l'épigraphie sur céramique a un fonctionnement spécifique qui la distingue de l'épigraphie lapidaire, et ensuite que chaque culture intègre des genres divers qui ne se retrouvent pas partout. J'en ajouterais deux autres qui structurent l'étude de cette documentation : le support lui-même constitue un élément décisif dans la forme et le genre (au singulier ou au pluriel) que prennent les inscriptions qui le marquent. Et, par conséquent, que l'épigraphie sur céramique donne accès à des catégories sociales de population qui n'ont peut-être pas souvent la possibilité de s'exprimer en épigraphie lapidaire. La première partie fait la part belle aux amphores. Il est vrai que ce type de contenants offre de multiples informations dans les différentes rubriques que couvrent ses inscriptions, peintes, estampillées ou gravées. Elle offre, en particulier pour l'Hispanie, un